

Mikołaj Nkollo

*Université A. Mickiewicz
Poznań*

La vision de l'espace dans les syntagmes locatifs kazakhs et français Comparaison et revue des positions théoriques

Abstract

The present paper is devoted to how spatial relations are expressed in Kazakh and French locative adverbials. Kazakh, with its wide variety of inflectional endings, most frequently resorts to a special "locative" case. However, this form turns out insufficient when more detailed information is needed. Speakers are, then, bound to express relative orientation in space via series of postpositions that emerge from free lexical forms of nominal origin. Before undergoing grammaticalization these postpositions designate mainly body parts or other concrete objects. The same strategy is used when dealing with time. It has been remarked by numerous scholars that in their historical development grammatical forms develop from lexical forms and abstract relations are named with words having concrete reference. Although typologically distant, French uses relator nouns to specify localization in time and space. It is claimed that such an evolution is fully regular and not language specific.

Keywords

Grammaticalization, case, local adverbials, time, space, abstract vs. concrete contrast, part – whole relation

Il est de notoriété parmi les linguistes de reconnaître que, dans leur développement historique, les formes lexicales pleines évoluent vers les formes grammaticales. Ceci signifie que l'étymologie des éléments synsémantiques est à chercher dans les unités autosémantiques. Le nom « grammaticalisation » a été choisi pour baptiser ce processus. En ce qui concerne les exposants linguistiques de la catégorie des cas (c'est ici qu'il faut ranger la valeur sémantique des syntagmes locatifs), les opinions des chercheurs concordent à leur assigner trois sources. Les verbes et les noms sont les deux principales d'entre elles. Enfin, une place de choix revient, dans cette perspective, aux adverbes. Le parcours de cette évolution embrasse plusieurs stades. Dans une

première étape, les unités lexicales à sens plein évoluent vers les formes clitiques. Il est question ici des adpositions. La particularité de celles-ci est qu'elles sont incapables de fonctionner toutes seules dans la chaîne parlée. Elles doivent obligatoirement accompagner les termes qu'elles modifient. En ce qui concerne les conséquences linguistiques de cet état de choses, elles concernent le partage des énoncés en groupes rythmiques. Ceux-ci coïncident, comme on le sait, avec les constituants syntaxiques majeurs des phrases (cf. M.-L. Zubizarreta, 1998: 38–41 pour les détails). Les formes clitiques ne peuvent pas constituer, à elles seules, des segments rythmiques autonomes. Leur articulation doit s'appuyer sur les termes qui leur succèdent (**Je, mercredi prochain, vais à Paris* et *Je vais, mercredi prochain, à Paris*) ou qui les précèdent dans la chaîne parlée (**Viendras, mercredi prochain, -tu?* et *Viendras-tu mercredi prochain?*). Enfin, le dernier stade est atteint lorsqu'une adposition, qu'elle soit d'origine verbale ou nominale, dégénère au rang d'affixe ou de terminaison flexionnelle. En ce qui concerne les langues romanes, ce stade ultime s'observe bien en roumain où l'article défini (descendant du démonstratif latin au sens plus net – *ille*) doit faire corps, sous la forme d'un morphème flexionnel, avec le nom auquel il se rapporte (cf. J. Klausenberger, 2000: 39–40; B. Heine, 1990: 28–29).

MASC. *sg.*

lat. *dominu(m) illu(m)* – roum. *domnul* (N/A)

lat. *arbore ille* – roum. *arborele* (N/A)

pl.

lat. *domini illi* – roum. *domnii* (N/A)

lat. *domini illorum* – roum. *domnilor* (G/D)

lat. *dominu illui* – roum. *domnului* (G/D)

lat. *arbore illui* – roum. *arborelui* (G/D)

FEM. *sg.*

lat. *casa illa* – roum. *casa* (N/A)

lat. *casae illae* – roum. *casei* (G/D)

pl.

lat. *casae illae* – roum. *casele* (N/A)

lat. *casae illorum* – roum. *caselor* (G/D)

Le processus de grammaticalisation s'accompagne bien sûr de plusieurs altérations de l'unité lexicale modifiée. En ce qui concerne le niveau sémantique, celle-ci perd sa signification originelle (on parle alors de désémantisation). Au niveau morphotactique, on assiste à une réduction de la forme de départ (cf. les exemples roumains ci-dessus et le passé périphrastique latin *habeo cantatum* qui a abouti en français à *j'ai chanté*). Cette réduction a un caractère «mécanique», ce qui se traduit à travers l'amuissement des syllabes non-accentuées, les lénitions, les changements de timbre, etc. (érosion). Enfin, lorsqu'on aborde le problème du point de vue de l'appartenance de l'unité modifiée à une des parties du discours, on voit que son statut change aussi (décatégorisation). Toutes ces modifications concourent à préciser la définition mise en place par J. Kuryłowicz (1965: 69) de ce qu'est la grammaticalisation («the increase of the range of a morpheme advancing from

a lexical to a grammatical or from a less grammatical to a more grammatical status »)¹.

La correction de ces hypothèses peut être une nouvelle fois vérifiée à l'exemple de l'expression de la localisation statique en kazakh. Il convient de commencer cette revue en esquissant certains traits caractéristiques de la flexion nominale de cette langue. Le kazakh est une langue agglutinante (à morphèmes monofonctionnels). Ceci veut dire que chaque catégorie flexionnelle a son propre exposant et que chacune des désinences rattachables aux noms kazakhs assume une seule fonction. Cette situation est donc qualitativement opposée à celle qui s'observe p.ex. en polonais ou en latin où une seule terminaison est souvent chargée de véhiculer plusieurs sens catégoriels (cf. *-ibus* et *-ami* dans les formes *vir-ibus* et *dziewczyn-ami*, qui transmettent, simultanément, l'information sur les valeurs particulières des catégories de nombre, de cas, de genre et, éventuellement, certaines informations supplémentaires, cf. M. Bańko (2002 : 142–148), voir aussi la notion de « cumulative exponents » chez P.H. Matthews (1991 : 179–181)). Le kazakh connaît trois catégories nominales de base : le nombre, la possessivité et le cas. C'est dans cet ordre que les terminaisons particulières doivent être agglutinées à la racine, celle-ci étant assimilable au nominatif singulier sans marque de possessivité. En outre, les désinences de cette langue (aussi bien dans la flexion nominale que dans la conjugaison verbale et dans la gradation des adjectifs) doivent se plier aux principes du synharmonisme. Ce dernier est une variante particulière d'harmonie vocalique (les voyelles et certaines consonnes figurant dans les désinences « s'accordent » avec la dernière voyelle de la racine nominale du point de vue du trait : \pm antériorité de celle-ci, cf. *дос-тар-ы-на* « à ses amis » – voyelles postérieures après « o » et *жесір-лер-ім-мен* (*бірге*) « (avec) mes veuves » – voyelles antérieures après « i »). Le kazakh connaît sept formes casuelles (le nominatif, le génitif, le directif-datif, l'accusatif, le locatif, l'ablatif et l'instrumental). Comme dans la presque totalité des langues humaines, l'appariement entre le nombre des formes casuelles et le nombre des

¹ Cf. B. Heine (1993 : 54–58) : „The parameter of *desemanticization* refers to the semantic change occurring during grammaticalization, called 'bleaching' by some. *Decategorialization* applies on the morpho-syntactic level, including the neutralization of morphological and syntactic marking, *cliticization* occurs in the morphophonology, and *erosion* concerns phonetic detail". Ces changements sont interdépendants, mais, d'après certains linguistes, ils ne sont pas simultanés. Il y a d'abord les transferts catégoriels et les modifications lexicales. L'érosion phonétique et l'acquisition d'un caractère clitique par les formes initialement libres leurs sont postérieures. Plusieurs chercheurs soulignent que l'évolution des unités lexicales, esquissée ci-dessus, a une motivation psychologique et que l'impact des changements en question doit être étendu aussi au niveau pragmatique. Il en est ainsi, car les stratégies discursives des locuteurs se fossilisent concurremment avec la perte d'autonomie des éléments linguistiques (cf. L. Campbell et R. Janda (2001 : 98–99) pour la revue de positions théoriques concernant cette question). Le bien-fondé de ce point de vue sera discuté par la suite (cf. la note 6 ci-dessous).

contenus n'est pas bi-univoque, ce qui veut dire qu'une seule forme flexionnelle est habituellement chargée de contribuer à l'expression de plusieurs sens. Un tel état de choses n'a rien de surprenant et s'observe aussi dans des langues génétiquement non apparentées au kazakh (c'est ainsi que le latin employait les formes ablatives pour exprimer les cas instrumental, locatif, ablatif, sociatif et le cas du complément d'agent à la voix passive).

C'est au locatif que revient une place de choix dans les réflexions qui suivent. Comme on le sait, la tradition linguistique européenne range le locatif parmi les cas concrets. Les informations sur le lieu sont requises après les expressions de localisation statique (*se trouver, séjourner, être situé, demeurer, vivre, résider, être couché, habiter*, etc., cf. S. Karolak (1965: 151–152); K. Bogacki (1977: 32 et passim); H. Nakajima (2001: 60–62)). C'est donc au niveau de la combinatoire syntaxique que réside la différence entre le cas locatif et les locutions adverbiales à valeur spatiale (*corps à corps, sur-le-champ, dans les limbes, sur ces entrefaites*, etc.), toujours librement attachées à l'élément qu'elles déterminent. Jointes aux verbes à sens statique, les syntagmes locatifs assurent la complétude syntaxique et sémantique des phrases incorporant les renseignements relatifs à la position des objets dans l'espace.

(1a) ?? *Jacques séjourne actuellement*

(1b) *Jacques séjourne actuellement à Singapour*

(2a) *Les mégots traînent* (interprétable seulement comme habituelle-potentielle, cf. B. Lamiroy, 1993: 252–253)

(2b) *Les mégots traînent dans le cendrier*

Là où le signifié de l'élément déterminé ne transmet pas l'information sur la position statique dans l'espace, la fonction du locatif consiste uniquement à amplifier la valence de l'expression centrale. Autrement dit, la présence de ce cas n'est pas requise par les propriétés combinatoires du déterminé. À l'opposé de ce qui a lieu dans les exemples précédents, le syntagme locatif n'est nécessaire ni à la bonne formation grammaticale, ni à la complétude sémantique de la phrase. Considérons, de ce point de vue, les modèles structuraux imposés à leur entourage par les verbes *se marier* et *fourbir*.

(3a) *Jacques s'est marié avec Marie*

(3b) *Jacques s'est marié avec Marie à la mairie*

(4a) *Jacques fourbit son chandelier*

(4b) *Jacques fourbit son chandelier dans le garage de ses voisins*

Dans ces exemples, les locatifs (*à la mairie* et *dans le garage*) sont librement attachés aux verbes qu'ils déterminent. Pourtant, (3a) et (4a) sont syntaxi-

quement complets au même titre que leurs homologues contenant l'information sur le lieu. Les syntagmes locatifs ne sont donc pas, la plupart du temps, nécessaires à l'existence ou à la correction grammaticale des phrases. Comme il a déjà été dit, le kazakh connaît une forme flexionnelle spéciale permettant d'exprimer la localisation d'une façon «synthétique» (*жатыс сентік*). Cf. les exemples (5) (le kazakh étant une langue du type S-O-V).

(5a) *Арандатушы-лар шеберхана-да темекі шегін отыр*
 Espion PLUR. atelier LOC cigarette fumer V_{aux}
Les espions sont en train de fumer des cigarettes dans l'atelier

(5b) *Мен жалпы бемалыс-ым-ды теңіз-де өткізе-мін*
 Je généralement vacances mes ACC mer LOC passer 1 PERS. SING.
Je passe généralement mes vacances au bord de la mer

Cependant, la localisation dans l'espace connaît plusieurs variantes. En témoigne le nombre des prépositions à valeur spatiale en français (*sur, à l'intérieur de, à côté de, aux alentours de, autour de, devant, loin de, derrière, en face de, au dessus de, etc.*). Il est clair que les phrases *Pauline est assise sur la table* et *Pauline est assise sous la table*, en dépit de la présence, dans l'une et dans l'autre, d'un syntagme locatif, ne s'équivalent pas sémantiquement. C'est la préposition, différente dans chaque cas, qui assure les précisions nécessaires. Une autre preuve de la diversification des positions dans l'espace nous est fournie par le comportement syntagmatique des formes du locatif polonais. Celles-ci sont les seules à devoir se combiner avec le terme qu'elles déterminent à l'aide d'une préposition. La raison profonde de cet état de choses peut être, une nouvelle fois, cherchée dans la variété des types de localisation spatiale. Enfin, les informations concernant le lieu sont, dans des langues qui ont développé des systèmes flexionnels plus riches, transmises à l'aide de terminaisons casuelles distinctes, parfois extrêmement nombreuses².

Le cas locatif apparaît, dans cette perspective, comme une étiquette commode permettant d'y ranger des renseignements précis relatifs à la position des objets dans l'espace. Il convient de dire ici quelques mots à propos de la nomenclature appliquée à ces formes dans des langues telles que le finnois

² Il est intéressant de remarquer ici que la richesse quantitative des langues comme le finnois ou les langues caucasiennes est due, du moins en ce qui concerne la flexion casuelle, à la présence des formes permettant d'exprimer les différents types de localisation ou de mouvement. Il est question ici des cas latifs et des cas essifs (voir ci-dessous). On s'est aperçu, en même temps, que le nombre des cas grammaticaux (et, éventuellement, de certains cas additionnels comme l'instrumental, le sociatif, le partitif) ne dépasse pas celui qui est connu des langues moins riches de ce point de vue. C'est ainsi que le finnois dispose d'une quinzaine de formes casuelles dont trois sont des essifs (*inessif, adessif et essif*) et cinq autres – des latifs (*translatif, élatif, illatif, ablatif et allatif*, cf. B. Blake (1997: 154–155)).

ou le hongrois. Les noms des variantes du locatif s'obtiennent grâce à la combinaison de l'élément *-essif* (ce qui doit souligner le caractère statique de la localisation) et de la préposition latine précisant la position dans l'espace. On obtient donc les formes *inessif* (*in* = à l'intérieur de), *abessif* (*ab* = sans), *circumessif* (*circum* = autour de), *adessif* (*ad* = à côté de, auprès de), *superessif* (*supra* = au-dessus de), *subessif* (*sub* = sous, au-dessous de), etc. Rien n'empêche d'ailleurs d'étendre cette terminologie à des syntagmes prépositifs des langues «analytiques». C'est la méthode favorite des chercheurs d'orientation localiste (voir *infra*).

La question se pose de savoir quelle voie emprunte le kazakh pour exprimer la diversification des orientations possibles dans l'espace. La forme synthétique du locatif ne suffit parfois pas à transmettre les informations sur le lieu et la façon dont un objet est situé. Une telle difficulté apparaît p.ex. là où la phrase contient deux locatifs (*Ils fument des cigarettes sur la banquette dans le jardin* ou *Il est assis dans le compartiment devant le nôtre*) ou bien un syntagme locatif temporel et un syntagme locatif spatial (*La maison construite par mon père à Brest, l'an dernier, a brûlé*, cf. (6a)). Le besoin d'apporter les renseignements requis est dans ce cas-là satisfait grâce à l'emploi des postpositions. Le nom auquel celles-ci se rapportent est représenté par la forme du génitif. En témoigne la série des phrases dans (6).

- (6a) Мен сен-і бас кіру-дің алдында сағат бір-де тоса-мын
 Je tu ACC principale entrée GEN devant heure une LOC attendre
 1 PERS. SING.
Je t'attends à 1 h devant l'entrée principale
- (6b) Елбас тобыр-дың ішінде жиі қанғыр-ма-й-ды
 Président foule GEN à l'intérieur de souvent se promener NEG
 3 PERS. SING/PLUR.
Le président ne se promène pas souvent au milieu de la foule
- (6c) Бөлме-нің ортасында бірнеше кішкентай орындық-тар бар
 Chambre GEN au milieu de quelques petite chaise PLUR. y avoir
Il y a quelques petites chaises au milieu de la chambre
- (6d) Шілде айы-ның аяғында мен еден сытыра-мын
 Juillet mois GEN à la fin de je sol balayer 1 PERS. SING.
Je balaie le sol à la fin du mois de juillet

On voit donc que le kazakh dispose d'une série d'adpositions capables d'introduire les informations sur la façon dont les objets sont situés dans l'espace et de faire ceci avec plus de précision qu'une simple forme locative. Puisque le présent travail est consacré aux problèmes de grammaticalisation des morphèmes casuels, il convient de s'interroger sur l'étymologie des postpositions de la série ci-dessus. C'est ici qu'apparaît la tendance des participants

à la communication à exprimer les détails, parfois abstraits, de la localisation à l'aide de notions plus concrètes. Une telle façon de traiter les termes autosémantiques est bien sûr plus universelle et ne se limite pas à un groupe de langues génétiquement apparentées. Elle est, en même temps, révélatrice de la volonté qu'éprouvent les locuteurs de représenter les différents rapports spatiaux à l'aide de notions plus familières, seraient-elles naïves et peu spécialisées.

La structure interne des postpositions *ортасында* (au milieu de, au centre de), *ішінде* (à l'intérieur de, dans), *басында* (au début de, en tête de, au commencement de), *аяғында* (à la fin de, au terme de), *артында* (derrière), *шетінде* (au bord de), *үстінде* (sur), etc. est morphologiquement complexe. Tous ces termes auxiliaires proviennent de la modification des éléments autosémantiques. Le changement de la forme est réalisé par l'agglutination du morphème de possessivité (troisième personne *i* ou *ы*, en conformité avec les exigences du synharmonisme) et par la terminaison du locatif (*нда* ou *нде*)³. Le partage des postpositions de la série ci-dessus est donc le suivant *шет-і-нде*, etc. (les problèmes relatifs à la segmentation des unités fléchies sont discutés par E. Williams (1981 : 250–252 et 264–269) et, avec une référence spéciale à des langues agglutinantes, chez D.Z. Hakkani-Tür et ses collaborateurs (2002 : 386–388)). Les racines que l'on reconnaît présentes dans les morphèmes casuels qui précèdent sont, toutes, d'origine nominale. À l'état libre, ces unités lexicales sont, bien sûr, capables d'assumer toutes les fonctions syntaxiques qui échouent généralement aux noms (sujets, compléments adnominaux et adverbaux, apostrophes, circonstanciels, attributs, etc.). De même, elles peuvent servir de bases dérivationnelles à toute une série de modificateurs affixaux (*бастанқы* – initial, *басшылық* – commandement, leadership, *басым* –

³ Ces racines-vedettes sont également susceptibles de figurer dans deux autres emplois antithétiques. Il est question en ce lieu de l'afférence, c'est-à-dire du mouvement vers un lieu (variantes d'allatif) et de l'efférence, c'est-à-dire du mouvement à partir d'un lieu (variantes de l'ablatif). Dans ces deux fonctions, les racines en question peuvent aussi aboutir à leurs valeurs abstraites (temporelles). Cf. *Елбас тобыр-дың іші-не* (suffixe du directif-datif) *жиі шыға-ды* « Le président pénètre souvent dans la foule » et *Желтоқсан айының аяғы-на* (suffixe du directif-datif) *шейін осы жұмыспен үлгірмейтін шығарсың* « Tu ne réussiras pas à finir cette tâche jusqu'à la fin du mois de décembre ». Dans l'un et dans l'autre cas, il est question du mouvement (de la tendance) vers un point dans l'espace ou dans le temps. Une autre grande catégorie des cas latifs sont ceux qui expriment l'éloignement d'un lieu (spatial ou temporel). Les Kazakhs, lorsqu'ils doivent exprimer une telle situation, agglutinent à la racine nominale le morphème possessif (3 personnes identiques pour le singulier et le pluriel) et ajoutent à celui-ci la désinence de l'ablatif (*шығыс сентік*, c'est-à-dire *дан*, *тан*, *нан* ou *ден*, *тен*, suivant les lois du synharmonisme). En témoignent les exemples *Сапа тумбочканың іші-нен сумкасын алып жатыр* « Sara enlève son sac à main de l'intérieur de sa table de nuit » (acception spatiale, cf. en français *Regarder quelqu'un du haut de sa grandeur*) et *Жүк машиналары біздің қаламызға өткен аптаның басы-нан келін жүр* « Les camions continuent à affluer à notre ville depuis le début de la semaine passée » (acception temporelle).

дылық – priorité, бассыз – sans tête, басты – principal, etc.). Il devient clair avec ce court examen que la signification originelle des racines nominales analysées ici a un caractère méronymique *ортан* (centre, point central), *іш* (ventre, viscères), *бас* (tête), *аяқ* (jambe), *арқа* (dos), *шет* (frontière), *үст* (sommet). Ceci nous situe dans le domaine de possession inaliénable, c'est-à-dire d'un rapport où une entité fait nécessairement partie d'une autre.

Il convient de s'interroger sur les causes d'un tel devenir des formes linguistiques. Plusieurs propositions théoriques ont été formulées pour éclairer ce problème. Cependant, au lieu de s'exclure, elles mettent plutôt en lumière différents aspects d'un même phénomène. Les principaux points de vue seront brièvement étudiés ici. Dans la tradition localiste européenne, qui remonte aux recherches historiques menées au XIX^e siècle, le contenu casuel des formes fléchies et des syntagmes prépositionnels était, maintes fois, caractérisé en termes de relations spatiales. Le sens véhiculé par ce qui est aujourd'hui appelé « cas grammaticaux » (le nominatif, l'accusatif, certains emplois du génitif) était, lui aussi, associé à une position particulière dans l'espace (cf. A. H e i n z, 1955: 37–44). Une telle vision (nommée parfois *glottogonie*) de l'origine des cas, à caractère nettement spéculatif, était liée à la conviction de la primauté chronologique et conceptuelle des expressions à référents concrets et matériels.

Dans une première étape de la formation de la faculté du langage, le fonds lexical humain suffisait uniquement à désigner les objets matériels et les activités physiques. L'homme, entouré par les forces naturelles, qu'il craignait ou qu'il admirait, a commencé à forger son lexique par les termes servant à référer justement à ces fragments de la réalité. À cette étape, il ne savait pas nommer les phénomènes inaccessibles à la connaissance par les sens. Les unités lexicales à sens abstrait (entre autres, celles qui nommaient l'homme lui-même) ont, peu à peu, pénétré dans sa langue au moment où il a appris à dompter ces forces naturelles. La structure grammaticale des énoncés primitifs reflétait, elle aussi, la primauté du concret sur l'abstrait.

En ce qui concerne les cas, leur développement consistait initialement à reproduire l'ordre des éléments constitutifs de la situation décrite par l'énoncé. Les participants à cette situation extra-linguistique étaient nommés successivement, c'est-à-dire en fonction de leur disposition dans l'espace. Les « cas » employés par l'homme primitif devaient, à cette étape, être *amorphes*. C'était donc l'ordre des termes qui assurait les précisions nécessaires. Les localistes voient, dans ce stade hypothétique de la formation du langage humain, une vision objective du monde. Cette « objectivité » signifie que la transmission des informations syntaxiques et sémantiques des termes s'appuyait sur la reconstitution du parcours, dans la réalité extra-linguistique visuellement perceptible, de l'état de choses signifié par l'énoncé. C'est ainsi que pour dire *L'homme a tué le serpent avec une pierre*, il fallait mettre en scène d'abord l'auteur de l'action, puis le moyen qui permettait de la réaliser, ensuite

l'objet concerné par l'activité et, enfin, nommer l'activité elle-même. Il se créait de la sorte la séquence *homme – pierre – serpent – tuer*. Une telle organisation syntaxique des énoncés primitifs reflétait la succession spatiale et temporelle, empiriquement observable, des participants à la situation (c'est Z. Kempf (1978 : 29–30 et passim) qui régale ses lecteurs des théories de ce type). L'emploi des noms des parties du corps et des autres méronymes pour caractériser les rapports dans l'espace (et, par analogie, les relations temporelles) apparaît, dans cette perspective, comme une survivance des états antérieurs du développement du langage humain.

Cette vision de l'évolution des formes linguistiques se perpétue de nos jours. C'est la linguistique cognitive qui continue, d'une façon plus ou moins avouée, à insister sur la motivation culturelle et sur l'ancrage perceptuel de plusieurs expressions. Le mérite de ce courant de recherches consiste à avoir attiré l'attention sur le caractère intuitif (parfois non attesté par les découvertes scientifiques), mais ayant une confirmation observationnelle, des termes servant à nommer certains objets. En effet, la structure de plusieurs expressions puise dans des concepts naïfs, forgés par l'homme pour rendre compte de sa vision du monde qui l'entoure. Ces images préthéoriques de la réalité, appuyés sur l'expérience perceptive humaine, se manifestent à plusieurs niveaux de la description linguistique. Les chercheurs se concentrent avec le plus de prédilection sur l'analyse des dérivés et des composés (cf. R. Grzegorkowa, 2001 : 163–164). En français, cet intérêt est justifié par l'abondance, dans le système lexical de cette langue, des unités comme *arc-en-ciel*, *cerf-volant*, *croc-en-jambe*, *lever / coucher du soleil*, etc. (voir M. Grochowski (1993 : 55–56) pour un coup d'oeil critique sur les tentatives de reconstituer la motivation « naturelle » des formes de ce type). La relation d'hyponymie y fait clairement défaut (les arcs-en-ciel ne sont pas, à proprement parler, des arcs et les cerfs-volants ne sont pas un type particulier de cerfs). Il est, en même temps, difficile de dénier à ces expressions une certaine adéquation observationnelle. Celle-ci est due à l'extraction des traits ontologiques, jugés par les locuteurs comme pertinents pour la création des unités lexicales nouvelles. D'ailleurs, les syntagmes nominaux libres participent, eux aussi, de cette tendance. En témoignent : *la bouche d'un fleuve / canon*, *le cul d'une bouteille*, *le chevet d'un moribond*, *les aiguilles d'une montre* (chez les kazakhs, les montres ont leurs langues – *оятқыш сағат тілі, минут тілі*), etc⁴. C'est le même

⁴ Certains chercheurs concluent à l'existence d'un autre trait spécifique, interprétable en accord avec les postulats de la linguistique cognitive, de la phraséologie des langues romanes. Il est question ici des verbes qui, dans leurs acceptions de base, sélectionnent les noms des humains. Il a été remarqué qu'ils peuvent, occasionnellement, se combiner avec les noms de certains objets non-animés (cf. la notion de « tendance animiste » chez M. Gawełko (1988 : 306–308)). Cette opinion semble légitime dans la mesure où le français accepte sans problèmes les combinaisons comme *Cette branche porte beaucoup de fruits*, *Le volcan crache du feu*, *Je ne peux pas épouser les*

principe – l'existence d'un trait saillant, capable de sous-tendre l'analogie entre deux référents – qui est en cause ici. Enfin, les verbes à argument incorporé reflètent, à un même degré, ce que les participants à la communication considèrent comme essentiel pour la description du monde (*les élèves paresseux qui annoncent devant le tableau, les vacanciers qui lézardent sur la plage, le clown qui singe les grimaces d'un homme politique, les magistrats qui chinoisent*, etc.). Les unités idiomatiques et phraséologiques constituent un autre domaine que les tenants de la linguistique cognitive exploitent souvent dans leurs travaux. Là aussi, on s'aperçoit de l'existence de plusieurs expressions fondées sur le principe d'analogie (*défendre son bifteck, remuer les vieilles boues, sauver les meubles* où *bifteck* est associé à ce qui constitue la préoccupation essentielle, l'affaire principale de l'homme, *boue* – à une chose déplaisante, etc.). C'est de cette façon que les locuteurs découpent la réalité extra-linguistique en catégories et extraient les traits jugés adéquats pour nommer les éléments de celle-ci.

Il n'en est pas autrement des noms qui renvoient aux parties du corps humain et aux parties de certains objets d'usage quotidien. Quoi de plus naturel que d'associer le ventre (les viscères) à la localisation interne d'un objet, le point de repère étant le corps humain ? Cette vision, clairement anthropocentrique, apparaît également dans l'emploi des termes : *dos* et *cul* (localisation postérieure), *bord*, *côté* (localisation latérale), *sommet*, *tête* (localisation supérieure), *visage* et *face* (localisation antérieure) et des autres méronymes (cf. les exemples fort éclairants de W. Maciejewski (1996 : 33–36 et, pour la localisation dans le temps, 118–121))⁵.

idées de cet homme, Sa douleur s'est assoupie, Il a la peau mangée d'ulcères, La fenêtre de la chambre regarde le jardin, etc. Les analyses contrastives montrent que ces combinaisons ne se pratiquent pas dans les langues appartenant à d'autres groupes génétiques. En ce qui concerne les causes de cet état de choses, les locuteurs ont, une nouvelle fois, décelé les analogies dans le comportement des humains et des objets non-animés. Les traits assignés aux uns et aux autres permettent d'établir une communauté ontologique entre eux et, en conséquence, d'employer les mêmes unités lexicales pour les décrire.

⁵ Les noms des parties du corps se caractérisent en français par trois variantes particulières de détermination. C'est la possibilité d'exprimer «le possesseur» de l'inaliénable par un pronom personnel-datif, tandis que le nom de la partie du corps porte simplement l'article défini (*Il m'a caressé la joue, Elle lui a attaché un foulard au cou*). Cette expression est concurrencée par des formes de détermination plus classiques, quand il s'agit d'introduire les parties d'un tout mentionné préalablement. On recourt alors au possessif, qui combine la définitude avec la désignation du possesseur (*Elle a effleuré mon épaule, Il a regardé ses seins*). Il existe enfin une autre solution – l'article défini seul. Il laisse le possesseur implicite, mais il suffit généralement lorsque ce possesseur est nommé p.ex. dans le sujet (*Il a montré la maison du doigt, J'ai la tête qui tourne*). Pour découvrir le critère qui régit le choix, il faut distinguer entre les parties du corps actives (qui participent au mouvement ou à l'action) et passives (qui sont affectées par l'action). C'est cette différence qui détermine, dans les phrases simples, le choix entre l'article défini tout seul (utilisé pour les parties du corps actives, *Il haussa les épaules*) et l'article défini assorti d'un pronom

Enfin, la primauté chronologique et conceptuelle du concret sur l'abstrait (en l'occurrence des éléments autosémantiques sur les mots auxiliaires, non autonomes) est confirmée par les acquis de la psycholinguistique. Comme on le sait, il existe dans plusieurs langues des parallélismes dans l'expression de la localisation dans l'espace et dans le temps (voir la note 3), ces deux concepts étant deux modes fondamentaux d'entendement humain de l'univers. En témoigne la variété des acceptions des verbes comme *coïncider*, *précéder*, *succéder à*, *prolonger*, *suivre*, *continuer* (cf. T. Giermak-Zielińska, 1997 : 267–268), des prépositions (*à Varsovie* et *à 1 heure du matin*, *dans ses poumons* et *dans une heure*, *d'ici une heure* et *à deux kilomètres d'ici*), etc. Les chercheurs qui s'occupent des cas ont, eux aussi, conclu à l'existence d'une parenté entre les exposants de ces deux types de localisation. Cet état de choses caractérise également l'expression des syntagmes locatifs kazakhs (*бір сағат-тың ішінде* – en une heure, *ғимарат-тың ішінде* – à l'intérieur du bâtiment, *жаңғыл-дың аяғында* – à la fin de l'avenue, *түн-нің аяғында* – au terme de la nuit, etc.). Parfois, les analogies s'observent au niveau étymologique (*avant* et *devant*, prépositions à valeur temporelle et spatiale, proviennent, respectivement, de *ab ante* et de *de ab ante*). En ce qui concerne l'acquisition des sens particuliers de ces unités, les résultats des tests psychologiques prouvent que les enfants les emploient d'abord avec un sens spatial. L'aptitude à nommer, à l'aide de ces termes, les relations temporelles vient après. Il convient de s'interroger sur les causes de cet état de choses.

Le développement humain commence avec un certain bagage de données transmises par la voie héréditaire : la construction du système nerveux et des organes sensori-moteurs. Ces éléments sont responsables de la formation de premières notions chez l'enfant. Les facultés mentales et sensorielles, graduellement acquises, interviennent lors des étapes ultérieures du développement. Les aptitudes visuelles sont les premières d'entre ces facultés. D'autres connaissances (mnémoniques, olfactives, préhensiles, etc.) leur succèdent dans

datif (*Je me suis lavé les mains*), spécialiste des parties du corps passives. En outre, la grammaire des noms des parties du corps exhibe plusieurs caractères spécifiques quand il en vient à la complémentation verbale. Lorsque l'objet direct renvoie à une partie du corps, le singulier peut dénoter une pluralité d'objets (*Les soldats tournent la tête*, *Les enfants tendent la main*, plusieurs têtes / mains). Ces constructions ne sont pas passivables. On doit au passif substituer le pluriel morphologique au singulier : *Les têtes des soldats sont tournées* (*La tête des soldats est tournée*, une tête de plusieurs soldats). Le déterminant indéfini redevient possible s'il y a qualification adjectivale *Les voyageurs agitent une main anxieuse*, mais **Les voyageurs agitent la main anxieuse* (c'est-à-dire une main). Il est possible d'éclairer ce problème en comparant le comportement sémantique des compléments inaliénables et des compléments aliénables (*Les soldats tournent la tête* et *Les soldats manipulent le fusil*). Dans la première phrase, il y a une référence cumulative de *tête*. Cette formule met en correspondance plusieurs soldats avec plusieurs têtes (à chacun sa tête), tandis que la seconde phrase équivaut à la conjonction de plusieurs soldats et d'un seul fusil. Il n'y a pas de référence cumulative de *fusil*. Linguistiquement c'est la différence entre l'aliénation et l'inaliénabilité (cf. F. Nef, 1989 : 253–255).

le temps. Ces capacités commencent peu à peu à concorder les unes avec les autres. Il n'est donc pas étonnant que les premières notions enfantines concernent les réalités qui engagent un nombre moins élevé de capacités sensori-motrices. Le savoir sur les réalités plus complexes (p.ex. la possibilité d'établir des analogies entre les objets à traits physiques similaires ou d'établir la relation cause-conséquence), qui exigent la coordination de plusieurs facultés mentales et perceptuelles, est acquis après. En même temps, les connaissances dont l'enfant dispose déjà se perfectionnent, deviennent de plus en plus définies, ceci grâce à l'intervention des facultés sensorielles nouvelles. Les objets, les fragments de la réalité physique, ne sont pas seulement perçus visuellement. Ils peuvent être, en même temps, touchés, ouïs, sentis, etc. (cf. N. Mikołajczyk, 1996 : 52–53).

L'image de l'espace est un des premiers concepts qui se forment chez les enfants. Sa connaissance, qui exige surtout la mise en oeuvre des capacités visuelles, s'avère la plus simple. À mesure que l'enfant se développe et que les réalités nouvelles lui deviennent accessibles, il commence à établir certaines analogies entre les phénomènes récemment connus et les notions qui lui sont déjà familières. C'est ainsi qu'il s'aperçoit des ressemblances entre les objets physiques, dimensionnels et ayant des parties localisables dans l'espace et les intervalles temporels. Ceux-ci sont, également, divisibles. Ils ont aussi leur commencement, leur fin et leur extension (voir C. Goddard, 2001 : 50–51). En outre, ils sont plus ou moins éloignés du moment présent, tout comme le sont les objets physiques, le point de référence étant le corps de l'enfant. La solution la plus rationnelle consiste à appliquer une seule terminologie pour nommer les deux fragments de la réalité extra-linguistique. Il n'est donc pas surprenant que la localisation dans l'espace et dans le temps s'expriment, l'une et l'autre, à l'aide d'un même inventaire d'unités lexicales et de mots auxiliaires. L'acquisition des acceptions spatiales de ces termes est, du point de vue de l'effort perceptuel, plus simple que la capacité à nommer les rapports temporels⁶. Celle-ci est, à son tour, éliminée plus vite en cas d'aphasie (cf. K. Froud, 2001 : 6–7).

⁶ Le passage du plan spatial au plan temporel des prépositions locatives, selon un processus récurrent dans l'histoire des langues, n'est pas, bien entendu, le seul où le concret précède l'abstrait. Il en est de même de l'évolution de la catégorie de voix chez les enfants (les phrases actives, où l'ordre des termes est considéré comme plus naturel et, à coup sûr, plus fréquent, viennent avant les passives). L'aptitude à employer les verbes simples précède celle qui consiste à se servir de leurs variantes affixales. La position non-marquée des préverbes dans la structure linéaire de la phrase vient avant celle qui s'écarte du paradigme en vigueur (cf. Cs. Pléh, F. Ackema, A. Komlósy, 1989 : 188–192 et 198–201 pour le hongrois). On voit donc que l'expression des rapports spatiaux et temporels n'est qu'un cas d'espèce parmi un éventail plus large de catégories linguistiques. La direction de leur évolution est homogène. L'essentiel est que le comportement diachronique des formes grammaticales (où les éléments autosémantiques sont remplacés par les termes synsémantiques) et le développement linguistique de l'enfant (le passage du concret à l'abstrait) se recoupent.

Puisqu'une comparaison de la structure conceptuelle des locatifs de deux langues a été annoncée dans le titre de cet article, il convient d'examiner aussi l'évolution des adpositions françaises à valeur spatiale. La caractérisation de ces morphèmes sera abordée dans deux perspectives diachronique et synchronique. Les études étymologiques permettent de déceler, parmi les éléments locatifs qui proviennent des emplois grammaticalisés des unités autosémantiques, les locutions suivantes : l'anc. fr. *en som* (lat. *summa* «sommet, cumulation»); l'anc. fr. *loing* / *loin* / *luin* (lat. adj. *longus*); l'anc. fr. *lez* et *lés* (lat. *latus* «côté, flanc»); l'anc. fr. *decoste* et *encoste* (lat. *costa* «côté»); l'anc. fr. *amont* / *aval* et *contremont* / *contreval* et l'anc. fr. *res* (< lat. adj. *rasus*, cf. C. Buridant, 2000 : 482 et passim). Le système lexical français a, au cours de son histoire, éliminé la plupart de ces expressions pour ne garder que : *chez* (lat. *casa*), *au terme de* (lat. *terminus*), *près de* (lat. *presse* – dérivé du qualificatif *pressus* «comprimé, serré»), *à côté de*, *au ras de* et *au milieu de* (lat. *medius locus*, *mi* < *medius*, adj. «qui est au milieu»). À l'origine de chacune de ces expressions, il y a un élément à valeur lexicale pleine, qui renvoie à un point particulier de l'espace.

Toutefois, la plupart des locutions prépositives que connaît le français actuel sont d'origine adverbiale. Sujettes à des usures mécaniques, accompagnées par les morphèmes *à* ou *de*, selon un processus récurrent dans toutes les langues romanes, ces formes avaient un caractère syncatégorématique (donc non autonome et peu concret) déjà à l'époque du latin classique. Cette observation permet, apparemment, de conclure à une nature plus abstraite de l'expression de la localisation en français par rapport à ce qui caractérise le kazakh. Il n'en est rien, car le lexique quotidien français abonde, lui aussi, en locutions prépositives qui exploitent les noms des parties du corps et ceux des autres objets concrets en guise de morphèmes auxiliaires servant à préciser les rapports dans l'espace. Il est question ici de : *dans le dos de* (*Il agit dans le dos de ses collaborateurs*, variante plus concrète de *derrière*); *en tête de*, *face à*, *aux yeux de* (*Le joueur a injurié l'arbitre aux yeux des spectateurs*, variantes expressives et plus concrètes de *devant*); *au coeur de*, *au sein de*, *dans les griffes de* (*Nous vivons au sein d'un monde étrangement désaccordé*, variantes de *à l'intérieur de*, *au milieu de*), etc.

Ces réflexions montrent, une nouvelle fois, quelles sont les régularités qui régissent l'évolution des formes locatives et qui sous-tendent la façon dont les usagers ont tendance à nommer la position dans l'espace. Les recherches comparatives témoignent de l'existence de plusieurs affinités lexicales et conceptuelles dans ce domaine. Leurs résultats inclinent, en même temps, à chercher l'origine de ces universaux dans les mécanismes perceptuels de l'homme. Ceux-ci sont responsables de la formation unimodulaire de diverses expressions à valeur spatiale. Puisque les prédispositions sensori-motrices chez les humains vivant dans les différents endroits du globe ne divergent pas d'une

façon radicale, on ne s'étonne pas devant le caractère universel du principe de la primauté du concret sur l'abstrait. Cette primauté trouve son expression à différents niveaux de la description linguistique. En outre, les mécanismes mis en oeuvre pour préciser la localisation dans l'espace et dans le temps se répètent d'une langue à l'autre. Le fait qu'il s'agisse de deux parlers génétiquement non apparentés, le français et le kazakh, a peu d'importance de ce point de vue d'autant plus que les régularités en question s'observent aussi dans leur développement historique.

Références

- Bańko M., 2002: *Wykłady z polskiej fleksji*. Warszawa: Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Blake B., 1997: *Case*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Bogacki K., 1977: *Les prédicats locatifs statiques en français. Etude de Sémantique et de Syntaxe*. Warszawa: Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego.
- Buridant C., 2000: *Grammaire nouvelle de l'ancien français*. Paris: Sedes.
- Campbell L., Janda R., 2001: «Introduction: conceptions of grammaticalization and their problems». *Language Sciences*, 23 (2–3), 93–112.
- Froud K., 2001: «Prepositions and the lexical/functional divide: Aphasic evidence». *Lingua*, 111 (1), 1–28.
- Gawełko M., 1988: «Remarques sur l'établissement des caractères spécifiques du lexique roman». In: W. Banyś, S. Karolak, eds.: *Structure thème-rhème dans les langues romanes et slaves*. Wrocław–Warszawa–Kraków–Gdańsk–Łódź: Zakład Narodowy im. Ossolińskich, 303–314.
- Giermak-Zielińska T., 1997: «L'expression de la continuation en français et en polonais». In: K. Bogacki, T. Giermak-Zielińska, eds.: *Espace et temps dans les langues romanes et slaves. Actes du VIII colloque de linguistique romane et slave. Varsovie, 19–21 septembre 1996*. Warszawa: Uniwersytet Warszawski, 267–276.
- Goddard C., 2001: «Lexico-Semantic Universals: A Critical Overview». *Linguistic Typology*, 5 (1), 1–65.
- Grochowski M., 1993: *Konwencje semantyczne a definiowanie wyrażen językowych*. Warszawa: Zakład Semiotyki Logicznej Uniwersytetu Warszawskiego.
- Grzegorzczak R., 2001: *Wprowadzenie do semantyki językoznawczej*. Warszawa: PWN.
- Hakkani-Tür D.Z., Oflazer K., Tür G., 2002: «Statistical Morphological Disambiguation for Agglutinative Languages». *Computers and the Humanities*, 36 (4), 381–410.
- Heine B., 1990: «Grammaticalization Chains as Linguistic Categories». In: *Linguistic Agency University of Duisburg*. No. 291. Duisburg.
- Heine B., 1993: *Auxiliaries: Cognitive Forces and Grammaticalization*. Oxford: Oxford University Press.
- Heinz A., 1955: *Genetivus w indoeuropejskim systemie przypadkowym*. Warszawa: PWN.
- Karolak S., 1965: «Przypadek a przyimek». *Biuletyn Polskiego Towarzystwa Językoznawczego*, 23, 143–158.
- Kempf Z., 1978: *Próba teorii przypadków*. Wrocław: Ossolineum.
- Klausenberger J., 2000: «A New View of Grammaticalization to Replace the "Cycle" in Historical Romance Linguistics». In: S.N. Dworkin, D. Wanner, eds.: *New Approaches*

- to *Old Problems. Issues in Romance Historical Linguistics*. Amsterdam–Philadelphia: John Benjamins Publishing Company (Series IV – Current Issues in Linguistic Theory), 33–44.
- Kuryłowicz J., 1965: «The Evolution of Grammatical Categories». *Diogenes*, 51, 55–71.
- Lamiroy B., 1993: «L'incomplétude du passif dans les langues romanes». In: S. Karolak, T. Muryn, eds.: *Complétude et incomplétude dans les langues romanes et slaves. Actes du VI colloque international de linguistique romane et slave. Cracovie 29 septembre – 3 octobre 1991*. Kraków: École Normale Supérieure – Institut d'Études Romanes, 241–266.
- Maciejewski W., 1996: *O przestrzeni w języku. Studium typologiczne z językiem polskim w centrum*. Poznań: Wydawnictwo Naukowe UAM.
- Matthews P.H., 1991: *Morphology*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Mikołajczyk N., 1996: «Teorie rozwoju pojęć u człowieka w świetle koncepcji Jeana Piageta. Analiza teoretyczna. Próba badań». W: J. Pogonowski, T. Zgółka, red.: *Przyczynki do metodologii lingwistyki*. Poznań: Wydawnictwo Naukowe UAM, 45–91.
- Nakajima H., 2001: «Verbs in Locative Constructions and the Generative Lexicon». *The Linguistic Review*, 18 (1), 43–67.
- Nef F., 1989: «Termes de masse, pluriel et événements». In: J. David, G. Kleiber, eds.: *Termes massifs et termes comptables. Actes du colloque international de linguistique de Metz. 26–27 novembre 1987. (Recherches Linguistiques XIII)*. Paris: Klincksieck, 249–265.
- Pléh Cs., Ackerman F., Komlósy A., 1989: «On the Psycholinguistics of Preverbal Modifiers in Hungarian: Adult Intuitions and Children's Treatment of Modifiers». *Folia Linguistica*, 23 (1–2), 181–213.
- Williams E., 1981: «On the Notions “lexically related” and “head of word”». *Linguistic Inquiry*, 12 (2), 245–274.
- Zubizarreta M.-L., 1998: *Prosody, Focus and Word Order*. The MIT Press (Linguistic Inquiry Monograph 33). Cambridge, Massachusetts–London.